

LE JOUR, 1949
01 MARS 1949

DU NOUVEAU EN SYRIE

En parlant du pacte méditerranéen que la Grèce et la Turquie envisagent ou préparent, le Président du Conseil syrien, vient de rappeler tacitement que la Syrie a une façade sur la Méditerranée. Pour beaucoup d'Arabes, ce sera une découverte ; car la Méditerranée avait disparu de leur horizon. Ils attribuaient à cette mer je ne sais quel caractère maléfique, oubliant qu'elle baigne tout le continent africain au nord et, par les mers tributaires, l'Asie occidentale depuis l'Hellespont. C'est l'illustration de ce qu'un préjugé peut faire ; il peut supprimer les océans et les mers et conduire à nier qu'il existe quelque chose de considérable du côté du couchant. Mais le Président du Conseil de Syrie a voyagé autant qu'Ibn-Khaldoun et il connaît les dimensions du monde. Voici qu'il oriente son pays sur la voie des pactes fondamentaux et des grandes alliances. De sa part et à son actif, ce n'est pas seulement un acte politique, c'est une attitude nationale. Plus en effet la Syrie s'isole du reste du monde moins elle se rend viable. Toute l'Histoire est contre elle lorsque, de son vocabulaire courant, elle supprime l'Occident et la mer ; et qu'elle limite à l'Est, ses amitiés et ses prédilections.

« Des conversations, a dit M. Khaled El-Azem, amorcées avec certains gouvernements se poursuivent. Elles ont déjà franchi une grande étape ». Ce n'est pas peu dire. Depuis qu'il est au pouvoir M. Khaled El-Azem n'a pas perdu son temps. Il a en tout cas consolidé son pays en face d'un travail souterrain qui le minait. Il a contribué avec le président Kouatly à sauver la Syrie d'un enlèvement dans le désert. Et tout paraît indiquer que M. Khaled El-Azem saura se montrer compréhensif toutes les fois que des intérêts libanais essentiels seront en jeu. Le Liban est en effet pour la Syrie le meilleur ami et le meilleur rempart. Parallèlement à la Syrie, il saura toujours participer efficacement à une défense logique et humaine des droits de l'homme et des droits de la paix.

Un moment on avait pu penser que la Syrie courait après le mirage ; que ses entreprises politiques étaient fondées non point sur une sagesse mais sur des illusions ; qu'un rêve ancien l'avait reprise la portant vers cette sorte d'orgueil qui, par les chemins redoutables de l'ambition et de l'isolement, mène les nations à leur ruine. On lui avait laissé croire que ce serait un avantage pour elle d'envoyer sa personnalité dans un incontrôlable espace ; et de se donner pour climat dominant, sous prétexte de s'agrandir, l'atmosphère desséchante du désert et de la solitude. Mais, ces derniers mois, ses gouvernements ont réagi avec vigueur. Ils se sont souvenus des nécessités de ce temps de la marche de la vie. Ils ont reconnu le péril des frontières mouvantes et l'importance capitale de l'homogénéité de l'élément humain.

La Syrie, comme elle est, a assez à faire pour trois générations. Elle n'ignore pas que, dans le voisinage d'Israël, elle doit s'équiper trois fois plus qu'autrefois pour durer. Elle sait que si elle ne peuple pas les vastes espaces habitables, qui sont sous sa souveraineté, d'autres les peupleront ; et qu'il lui faut doubler sa population en quinze ou vingt ans

seulement pour ne pas s'exposer à être conquise et démembrée. Nous sommes devant une prise de conscience du premier ordre de grandeur.

Les nouvelles de Damas apportent ainsi du nouveau. Elles marquent la volonté de combattre à la fois la démagogie et l'ignorance. Elles mettent, semble-t-il, un terme à une longue période d'incertitude et de versatilité.